

Jamais !

Lettre aux Rattachistes

Monsieur Gendebien, Président fondateur du RWF-RBF,

Monsieur Thayse, Président du RWF,

Coincé entre la masse des sans-opinion sur la question et la fraction des prosélytes rattachistes qui pensent avoir débrouillé un casse-tête vieux de 175 ans, je fais partie de cette frange de la population wallonne irréductiblement rétive à l'idée de s'éveiller, demain, dans l'ultime département d'un Hexagone bossu. À une encablure des élections communales d'octobre, il me semble donc important de vous écrire, afin de vous faire entendre que certains Belges n'accepteront *jamais* de devenir français.

Je vais tenter de vous expliquer les raisons de ce refus, même si d'emblée je dois, sur plusieurs points, avouer mon ignorance. N'étant spécialiste ni en économie ni en droit, je n'aurai à avancer aucun argument autorisé sur ces aspects. En outre, et ce afin de clairement situer le propos, sachez que je ne suis encarté à aucun parti, que je ne nourris pas d'amour immodéré à l'égard de notre monarchie managériale au point de m'inquiéter de sa survie et que je ne suis enfin au service d'aucune coterie belge. Je ne suis qu'un trentenaire auquel on fait gober depuis sa prime enfance qu'il habite dans le Meilleur des Mondes consensuels possible, déboussolé par le moi schizophrénique qu'il a dû se construire en naissant à Liège plutôt qu'à Calcutta, Tokyo ou Copenhague. Voilà pourquoi je m'en tiendrai prudemment à des considérations d'ordre psychosocial, voire affectif, en espérant qu'elles atteindront un tant soit peu votre fibre de politiques.

Ces dernières années, en suivant plus attentivement l'actualité et en discutant de la Belgique, dans un cadre professionnel, avec de jeunes adultes de toutes origines, j'ai pris conscience que j'étais indéfinissable, car être belge, c'est effectivement n'être *rien*. Que si l'on me demandait de décliner mon identité, je me déclarerais belge puisqu'il en va ainsi administrativement. Mais que mon individu ne fait pas corps avec sa nation. Je suis de ces innombrables métis blancs, comme il en pleut sous nos climats : du côté maternel flamand par mon grand-père, français (eh oui !) par ma grand-mère ; du côté paternel, italien. Liégeois de cœur (même si cette ville m'insupporte de plus en plus), wallon de tripes (sans pourtant nourrir de sentiment de fraternité envers les Tournaisiens ou les Namurois), j'oscille entre le local et l'universel. Entre ces deux pôles, le vide.

Ma patrie linguistique est, évidemment, la France et mon bagage culturel premier est français. Ma maîtrise du néerlandais est quant à elle des plus approximatives. Cette lacune dans ma formation constitue mon principal grief à l'encontre du système éducatif belge. Comment se fait-il en effet qu'à l'âge de douze ans, on m'ait laissé le choix, comme deuxième langue, entre l'anglais et le néerlandais ? Comment se fait-il que, sur un territoire qui compte trois langues officielles, il m'ait été offert, *a priori*, d'étudier un idiome parfaitement étranger ? Selon moi, l'erreur majeure des gouvernements successifs de ce pays, *grosso modo* depuis sa création, aura été de mener une politique d'enseignement des langues nationales lamentablement illogique et désastreuse.

J'ai été interpellé par l'affaire Leterme sur la prétendue « incapacité des Wallons à apprendre le néerlandais », et les réflexes de défense qu'elle suscita chez nos francophones. Ces allégations, de la part d'un élu, sont d'une indécence et

d'une stupidité inqualifiables. Il serait cependant de mauvaise foi de ne pas reconnaître que l'avis général de la population wallonne à propos de la valeur d'une langue telle que le néerlandais demeure globalement négatif, dépréciateur. Non, les Wallons ne sont pas plus bêtes que les autres en ce qui concerne l'acquisition d'un savoir. Mais s'ils n'avaient toujours nourri le sentiment que le français était la prestigieuse parlure des Lumières et de la Liberté, peut-être se seraient-ils détachés du préjugé selon lequel le néerlandais de Belgique ne se réduit qu'à une nébuleuse de dialectes ruraux unifiés, aux sons disgracieux, à la syntaxe hirsute, tandis que l'anglais a pour lui de couler, de chanter et de faire danser l'Europe... Cet aveuglement-là, cette bêtise-là, cette imperméabilité-là, dont il n'est fait mention nulle part, sous-tendent et empoisonnent pourtant les querelles communautaires de notre petit pays, qui pourrait, à ce titre, fournir un excellent laboratoire à qui voudrait se lancer dans une thèse sur le racisme linguistique.

J'ai déjà établi que j'étais exclusivement francophone comme « par défaut ». Il en va de même pour la culture qui m'a été donnée. Je me limiterai à la culture littéraire, la seule qui vaille à mon sens, le reste n'étant que les rejaillissements télévisuels ou musicaux de schémas esthétiques ou idéologiques anglo-saxons.

La littérature, donc. Il m'a fallu vingt ans en somme – et parce que j'avais entrepris une licence en langues romanes – pour découvrir l'existence de « Lettres belges ». Pas un des professeurs que j'avais eus dans le secondaire ne m'avait ne fût-ce que cité de Coster, Rodenbach, Maeterlinck, Lemonnier, Elskamp, Eekhoud, Verhaeren, Baillon, Detrez, j'en passe et de plus contemporains. Par contre, Bosco, Troyat, Maupassant, Molière, Saint-Ex, Mauriac, Bazin, Druon, alors là, à plein tube, à la louche. À peine avions-nous lu un ou deux Maigret, mais qui, à part l'Office du Tourisme, se soucie que Simenon soit enfant d'Outremeuse ?

Tout cela pour montrer qu'un énorme complexe d'infériorité, véritable étouffoir identitaire, a été prépondérant dans le creusement de cette béance centrale qui caractérise les Belges, en les coupant de leur passé, en leur rendant impensable l'idée qu'ils en avaient un. L'essentiel de nos références et de nos citations, ce sont celles de nos merveilleux voisins ! Non pas parce que nous les préférons, mais parce que nous les estimons d'office plus valables, nous leur prêtons allégeance. À l'inverse du mouvement qui poussa tant de pamphlétaires ou d'écrivains endettés français à venir se réfugier en Belgique pour échapper à la censure ou à leurs créanciers, nos auteurs, nos artistes et enfin ceux qu'on baptise aujourd'hui nos « créatifs » sont contraints de succomber au tropisme parisien, s'ils veulent percer. J'y vois un manque d'envergure de nos institutions culturelles, une modestie mal placée, une démission pure et simple, autant d'attitudes qui font le lit de partis tels que le vôtre.

Mon principal reproche à votre projet rattachiste est là : d'après moi, il représente une immense démission face à notre destin. *De rien, et puisque nous n'avons pu être nous-mêmes, devenons français*. La solution est rapide et confine à la lâcheté, vous ne trouvez pas ? Elle est bâclée également. Votre argumentaire n'est bétonné que par l'optimisme béat qui vous porte à croire que, si vous organisiez un référendum, du jour au lendemain, l'éclatement du pays serait acquis. Il vous semble que votre révolution tranquille passerait par quelques sondages et s'accommoderait d'arrangements informels, réglés en deux coups de cuiller à pot.

Ce serait faire fi de tenaces susceptibilités, telles que la mienne. Vous appâtez votre électorat potentiel avec des calculs fiscaux. Merveilleux : apparemment, sur le plan financier, vous avez tout calculé au centime près, à l'instar de ces épouses qui mettent des lustres à préparer un divorce. Et si nous pensions maintenant aux

personnes qui se cachent sous les bonnets de Citoyens dont vous les affublez arbitrairement ? Qui vous a dit que nous pourrions sans incompréhension ou douleur hériter des problématiques d'une nouvelle histoire millénaire, pour mieux dire d'une mémoire dont nous ne partageons pas les tensions, les débats et les plaies (je pense notamment ici, en vrac, au passé colonial, à la laïcité, à l'organisation du système éducatif) ? Qui vous a persuadé que nous voudrions d'un Nicolas ou d'une Ségolène pour nous diriger ? Qui vous assure que notre diplôme et notre formation seront aussi qualifiants en France qu'ici ? Depuis quand le modèle républicain est-il moins participatif, moins corrompu, plus égalitaire que le nôtre ? Dois-je dessiner un astérisque à la suite de chacun des trois adjectifs qui précèdent pour rappeler, en notes de bas de page, les précautions dont Jacques Chirac est en train de s'entourer afin de se soustraire aux poursuites judiciaires qu'il encourt, les traumatismes du scandale d'Outreau qui valent bien les cahotements de notre justice, le chaotique et souvent inhumain traitement des sans-papiers ? Qui vous autorise à soutenir qu'en nous intégrant à ce système, nous allons *fatalement* y gagner ? De quel « rayonnement » nous parlez-vous au fond ? Celui de la Star Ac', du QI de Guillaume Durand multiplié par celui de Laurent Ruquier, des postillons de *C'est dans l'air*, des holas d'*Intervilles*, de la prose quasi agrammaticale de Christine Angot, du jeu shakespearien de la clique des *Bronzés 3* ?

Je n'ai de surcroît absolument aucune envie d'être assimilé à ce peuple qui me connaît si mal, qui m'a enfermé pendant des décennies dans une caricature grotesque pour finir par m'adopter comme un chien perdu sans collier, avec des flatteries sur le crâne parce que je lui apporte, le premier jour, ses pantoufles et sa gazette. Je ne tiens pas à être le dindon d'une farce qui s'intitulerait « Quatre millions d'amis ».

Voyez le pauvre Michel Houellebecq : récemment, il se fendait sur son *blog* d'un articulet où il se plaisait à prendre fait et cause pour nous, les victimes chroniques du mépris des Français. Louable intention. Mais sa démonstration s'appuyait sur de trop maigres intuitions linguistiques (le bougre pense que nous en sommes encore à baragouiner *vallon*), si bien qu'un raccourci fulgurant (en Belgique, l'expression « ça va » est équivalente à l'anglo-saxon « OK ») l'amenait à conclure que *Les Belges sont les Américains de l'Europe*. So what ? Que voulez-vous que j'aille foutre dans un pays qui me croit un mélange de Beulemans et de Texan ?

J'ai commencé ce texte par un constat qui vous aura paru défaitiste, celui du *rien* qui fondait mon identité. Ce néant n'est finalement pas ma faiblesse, mais ma force ; il me permet d'affirmer, à la suite de certain philosophe anarchiste du XIXe, que j'ai fondé ma cause sur rien. De là, je tire ma vision plurielle de l'Autre, ma souveraine indépendance d'esprit, une appréhension du réel ni pragmatique ni idéaliste, mais voulant tendre à la juste mesure des choses.

Ainsi, quand il me faudra exhiber un passeport pour la moindre excursion à la Mer du Nord, pour aller flâner dans le port d'Anvers ou contempler *L'Agneau Mystique*, je rendrai mes papiers à ce pays qui n'aura pas assumé la richesse de son intrinsèque diversité, et dont vous aurez été, autant que les exaltés du Vlaams Belang, responsables de la désintégration. J'introduirai une requête pour me faire naturaliser tchéchène, kurde ou palestinien, par souci de cohérence. Ou je me résoudrai à créer un Parti détachiste. Et là, il ne sera plus seulement question d'écrire.

Frédéric SAENEN
Co-directeur de la Revue *Jibrile*
21 septembre 2006